

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES CAMUSIENNES

ISSN 1762-4983 - Secretariat : M. T. Blondeau, 18 avenue Rene Coty 75014 Paris - France.

[...]Les peintres de l' Ecole d' Alger..., JP Benisti, p. 27[...]

Contributions

LES PEINTRES DE L'ÉCOLE D'ALGER ET LA MÉDITERRANÉE

Parler des peintres de l'école d'Alger, semble une gageure, tant l'idée même d'école d'Alger est discutable. Ce terme d'école a été employé *a posteriori* pour désigner surtout un mouvement littéraire autour d'écrivains comme le jeune Camus, Audisio, Roblès, et surtout l'éditeur Edmond Charlot. Camus lui-même dans une conférence en 1958 définit ce qu'il entend par le terme d'école : « Quand je dis école, je ne veux pas dire un groupe d'hommes obéissant à une doctrine, des règles, je veux dire simplement un groupe d'hommes exprimant une certaine force de vie, une certaine terre, une certaine manière d'aborder les hommes¹. » Max-Pol Fouchet interrogé en 1953 sur l'existence d'une nouvelle école littéraire nordafricaine disait : « Parler d'une École Nord-africaine de Lettres ? Oui, si l'on veut, mais je crains les confusions². » Ce mouvement que l'on a communément appelé école, n'était pas que littéraire. Des peintres, des architectes et même des musiciens se sont joints aux écrivains. Il n'empêche qu'il n'est pas fréquent que des artistes, écrivains, peintres, musiciens se rencontrent dans un même cercle. Il y eut naturellement le célèbre groupe autour de Picasso, Apollinaire et Max Jacob, le groupe surréaliste, qui était aussi un groupe de copains. C'est un peu ce qui s'est passé à Alger, où les artistes se sont regroupés par affinités, aidés par des personnes qui furent d'immenses catalyseurs : je veux parler notamment de Edmond Charlot (1915-2004), Jean de Maisonseul (1912-1999) et Jean Sénac (1926-1973), qui chacun dans leurs domaines ont permis l'émergence d'une vie littéraire et artistique à Alger entre les années 30 et 70. Ce qui est remarquable c'est que ce mouvement a traversé les périodes extrêmement troublées que furent la période vichyste, la Résistance, la guerre d'Algérie et les débuts de l'Indépendance.

Mon propos n'est pas de vouloir faire une étude historique de la vie culturelle à Alger au milieu du vingtième siècle, mais de témoigner de ce que le tout jeune enfant que j'étais dans les années 50 a pu ressentir dans le sillage de son père, le peintre Louis Bénisti (1903-1995). À mes propres souvenirs de l'Alger de l'immédiate après-guerre, de la guerre d'Algérie et du début de l'Indépendance, se sont ajoutés les souvenirs de mon père des années 30 et 40 ; il me les a confiés dans des entretiens que j'ai eus avec lui en 1989 et 1990 autour d'un magnétophone. Ces séances d'enregistrement ont été les derniers bons moments de Solange, ma mère, qui assistait aux entretiens et qui, très malade, devait nous quitter en octobre 1990. Grandissant dans l'atelier de Bénisti, j'étais émerveillé par la peinture, celle de mon père et celle des amis que je rencontrais lorsque j'accompagnais mes parents dans les vernissages d'expositions et les réunions qui s'en suivaient. J'ai pu également saisir l'importance de ce mouvement artistique grâce aux conversations que j'ai pu avoir avec Jean et Mireille de Maisonseul, Suzon Pulicani, Louis Miquel ou Pierre-André Émery. À la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, l'activité culturelle fut le fait de ce qu'on pourrait appeler les Illustres Voyageurs, artistes qui selon " " l'expression de Jean de Maisonseul fuyaient "l'Europe aux anciens parapets" pour d'autres horizons: Alger étant à cette époque, le lointain le plus proche.

Alger s'est honorée d'avoir eu parmi ces illustres voyageurs Eugène Delacroix (1798-1863), qui de retour d'un séjour au Maroc, ne passa que quelques jours à Alger (en 1832), et peint ses fameuses

Femmes d'Alger. Il y eut aussi comme visiteurs Théodore Chassériau (1819-1856), dont l'oncle architecte réalisa les célèbres boulevards, Eugène Fromentin (1820-1876), plus connu comme écrivain que comme peintre, Albert Lebourg (1849-1928) et Renoir (1841-1918) qui rapportèrent d'Algérie de remarquables peintures. Après leur séjour, ces artistes retournèrent en métropole en laissant peu de traces de leur passage en Algérie. Vers la fin des années 20, il commence à y avoir à Alger une vie culturelle originale du fait de la présence d'artistes nés dans le pays qui essaient de trouver une clientèle en Algérie.

Pour bien comprendre la présence à Alger d'un foyer culturel important, il faut penser à l'insularité de l'Afrique du Nord. L'Afrique du Nord a toujours gardé, vis à vis de l'Europe, une position insulaire. Elle se situe "entre les deux déserts du sable et de la mer " pour reprendre une expression d'Albert Camus. Cette position insulaire a permis et parfois imposé aux artistes et écrivains de ce pays, de rester sur les lieux, alors qu'en France métropolitaine, il était courant de "monter " à Paris. C'est ainsi qu'Alger devint un foyer de haute culture Jusqu'en 1920, les peintres d'Alger sont attirés par un orientalisme académique faisant des peintures, décorant et embarrassant les appartements bourgeois des deux rives de la Méditerranée. Dans cette mouvance orientaliste, le peintre le plus célèbre de l'époque fut Etienne Dinet (1861-1920), devenu Nasserredine par conversion. Cette peinture très académique eut naturellement beaucoup de succès dans la société bourgeoise des années 20 et 30 ; et paradoxalement les notables algériens du début de l'Indépendance, très admiratifs de cet art faisaient le tour des brocanteurs pour essayer de trouver des œuvres afin d'ornez leurs demeures, méprisant les jeunes talents qui pourtant étaient présents dans le pays. Il faut aussi noter l'ouverture en 1907 de la Villa Abdeltif, véritable " Villa Médicis algéroise", qui se situait au-dessus du Jardin d'Essai, non loin de la grotte où vécut, selon la légende, le plus célèbre visiteur d'Alger, c'est-à-dire Cervantès... Les pensionnaires souvent attirés par la douceur du climat et la lumière du pays, s'installaient en Algérie, après leur séjour dans cette villa.

Cette villa faisait venir à Alger des peintres et des sculpteurs de métropole qui apportaient à Alger un peu de nouveauté parisienne. Gabriel Audisio (1900-1978) la célèbre en 1927 dans un texte intitulé la *Guirlande d'Abdeltif*. Il en parle aussi dans ses souvenirs : *l'Opéra fabuleux*. (Julliard 1970).

Nous allons nous placer dans l'Alger de la fin des années 20, à la veille de l'arrogante célébration du centenaire de la conquête. Comme je viens de le dire, les peintres officiels sont plus ou moins englués dans un orientalisme académique, les jeunes artistes en herbe voudraient monter à Paris, qui est à cette époque la capitale mondiale des arts plastiques, mais, ils sont arrêtés par la difficile traversée de la mer et par le désir de ne pas quitter le pays qu'ils ont appris à aimer.

C'est alors qu'un jeune catalan, le peintre Alfred Figuéras (1900-1980) arrive à Alger vers 1926 et fonde une académie : "l'Académie Art " pour permettre à de jeunes artistes de venir étudier et d'avoir des modèles. Dans cette académie, qui fonctionne comme les académies parisiennes, il est accompagné d'un sculpteur et peintre catalan lui aussi : Rafel Tona (1902-1987).

J'insiste sur l'importance de la création de cette académie, car c'est à partir de ce moment que naîtra à Alger un mouvement artistique très important. Bénisti et Maisonseul ont fréquenté cette Académie vers 1928.

Il faut d'abord situer cette Académie Figuéras, par rapport à cette espèce de forteresse que constituaient les peintres plus ou moins académiques d'Alger, dirigés par des peintres plus ou moins médiocres. Il y avait aussi l'équipe des peintres anciens pensionnaires de la Villa Abdel tif qui étaient arrivés à Alger aux environs de 1907 et qui y étaient restés pour faire une carrière algéroise

Il faut citer Léon Cauvy (1874-1933) directeur de l'École des Beaux-Arts, Marius de Buzon (1875-1958) qui était professeur dans les lycées et collèges et Louis Antoni (1872-1940) lui aussi professeur aux Beaux-arts. Ces anciens Abdel Tif se chipotaient souvent pour dénigrer l'un ou l'autre de manière à progresser dans leurs carrières professorales aux Beaux-arts. Antoni qui brigua le poste de directeur des Beaux-arts n'attendait qu'une seule chose : que Cauvy lui laisse la place ! (Il en était de même pour De Buzon). Tout cela créait un climat un peu malsain.

À Alger, la culture artistique officielle était représentée par le Salon des Orientalistes dominé par l'orientalisme de Monsieur Rochegrosse (1859-1938) et celui de Monsieur Dinet. C'est Léon Cauvy qui dirigeait ce salon. Ces gens-là faisaient un bloc et quand ils ont vu arriver Figueras et qu'ils ont constaté le succès de son Académie, ils se sont gendarmés contre Figueras. Figueras ne se souciait pas de ces rivalités, il avait ses élèves ! Il est à noter que Figueras, qui était un très bon peintre, avait un enseignement d'avant-garde pour l'époque puisqu'il était cézannien (selon l'expression de Jean de Maisonseul) alors que Dinet était un élève de Bouguereau. On peut situer les gens qui fréquentaient l'Académie Figueras et qui constituaient un groupe de *aficionados*. Il y avait un premier groupe dirigé par Georges Olivier (1876-1936), un peintre qui cherchait la modernité. Il y avait aussi DeBelleville qui venait de Paris, qui était un bon peintre et qui surtout aimait la peinture. Il y avait aussi Rostagny (1902-1978) et bien d'autres.

Sont arrivés ensuite des jeunes peintres ou de personnes qui étudiaient la peinture comme Henri Caillet, Suzanne Delbays, Georges Delbays, Louis Bernasconi, Maurette, Oscar Spielman, Maisonseul, Bénisti, René-Jean Clot, Pierre Bourlier, Suzon Pulicani, Annie Tiné... Il est à noter qu'au sein de cette académie il y avait des inimitiés qui se créaient et le groupe des artistes qui la fréquentaient se scinda en deux blocs : d'un côté le groupe de Olivier, de Belleville, Rostagny et de l'autre côté, il y avait le groupe Delbays, Caillet, Maurette, Maisonseul, Clot, Annie Tiné, Bénisti. Celui-ci prenant à la lettre une remarque de De Belleville qui lui dit qu'il était plus sculpteur que peintre, abandonna les pinceaux pour le modelage. Bénisti se lia tout de suite avec Jean de Maisonseul, qui lui présenta un de ces anciens camarades de classe qui s'appelait Max-Pol Fouchet (1913-1980). C'est lui qui leur présenta un certain Albert Camus. Cette rencontre que Fouchet raconte dans *Un jour je me souviens*, et que Bénisti a rapporté dans *On choisit pas sa mère* a eu l'importance que l'on sait, je n'insisterai pas sur la discorde entre Camus et Fouchet qui eut lieu peu de temps après, vous vous reporterez aux ouvrages que je viens de citer.

Se joignirent au groupe (Bénisti, de Maisonseul, Camus et Fouchet), un jeune étudiant en architecture, Louis Miquel (1913-1987), que Maisonseul avait connu dans la classe de son professeur Léon Claro (1899-1986) et René-Jean Clot (1913-1997), peintre et futur écrivain. Maisonseul introduisit ses amis auprès de sa maman Madame Jouyne qui dans sa villa organisait de grandes réunions littéraires et artistiques autour d'une tasse de thé. Madame Jouyne habitait à cette époque une villa du Chemin de la Solidarité, une petite villa qui appartenait à la famille Jouyne-Bourlier, située sur le terrain duquel on devait bâtir une école. Donc cette villa était condamnée à être démolie peu de temps après. Jean de Maisonseul a quitté cette villa pour une autre et dit à Bénisti : « Je vous confie la clé de cette villa, voilà un endroit où vous pourrez travailler et faire de la sculpture. » Clot est venu y rejoindre Maisonseul et Bénisti et ils ont commencé à travailler ensemble, tous les trois, et à prendre des modèles. Clot à ce moment-là avait un langage tellement imagé et tellement particulier que l'on pouvait penser qu'il avait une certaine affectation.

Par exemple disait-il à Bénisti :

« - Tu sais, ce matin, j'ai pris mon petit déjeuner et en trempant mon pain beurré dans mon café, je me suis dit: Oui, Rembrandt aussi devait tremper ses tartines dans le café au lait. Tu sais, Rembrandt, il prenait son petit déjeuner le matin. »

Bénisti était étonné par ce langage imagé et pensait plutôt que le peintre hollandais mangeait plutôt du hareng ou des anguilles fumées, et citait une autre aventure:

« Ah ! Jean, qu'est-ce que tu fais ?- Tu vois, je vais dessiner au port.

- Ah ! Oui ! Tu vas dessiner au port.- Oh ! Disait-il, tu sais c'est bien le port. Alors je peins, mais en même temps je partage la vie de ces dockers qui sont tout noirs de charbon et pendant qu'ils travaillent, moi aussi je travaille. Pendant qu'eux transpirent, moi aussi je transpire pendant que je fais le portrait de ces dockers tout noirs de charbon, je les place au milieu d'un paysage de bateau et de mer. On peut penser à l'aventure des navires, au bleu de la mer.

- Ah ! Bon ! Tu vas comme ça, c'est bien et tu restes combien de temps ?

- Oh ! Je reste la journée à travailler.

- Eh ! Alors ! Où vas-tu déjeuner ?

- Ah ! Ça, je vais te dire où je vais déjeuner. Dans ma poche, j'ai placé un peu de pain, tu comprends, Bénisti, et ce que j'aime dans ce pain, ce n'est pas le goût du pain, c'est le désir, c'est le désir. J'ai le désir du pain que je vais manger pendant que les dockers s'arrêteront vers une heure de l'après-midi pour manger leur *khoubizaa*. »

Voilà le genre de conversation imagée que l'on pouvait avoir avec René-Jean Clot. Tout le temps à propos d'actes quotidiens banals, René-Jean Clot dérivait vers une imagerie spirituelle qui sidérait son entourage et qui faisait apparaître Clot comme un personnage assez affecté. C'était cependant un des meilleurs jeunes peintres de l'époque. Il fit une série de gravures qui, avec des textes de Max-Pol Fouchet et une préface de Jean Alazard (1887-1960), le conservateur du Musée des beaux-Arts d'Alger, fut publiée par Baconier dans une édition ultra confidentielle. Dans cet atelier Bénisti sculpta le buste de Clot, exposé aux Salons des orientalistes. Camus rendit visite à ses amis et fit sa première critique en décrivant Bénisti sculptant dans son atelier. Quand il a vu travailler les artistes dans la petite maison du Chemin de la Solidarité, il a commencé par décrire l'ambiance de cette maison quand le soir tombait et où il voyait Bénisti recouvrir ses sculptures de chiffon humide pour conserver la pâte fraîche jusqu'au lendemain. Il a commencé par parler de ça et ensuite il a parlé de l'ambiance pour ensuite parler de ses sculptures et de sa position devant l'art terminant son article en disant que ces premiers essais étaient très prometteurs mais qu'on attendait de lui "*une œuvre forte, une œuvre plus solides.*"

Un autre événement important fut l'ouverture d'une petite boutique à l'enseigne des *Vraies Richesses* dans laquelle s'est installé comme libraire, Edmond Charlot, une des connaissances de Camus et de Fouchet. Ils avaient en commun tous les trois, mais à des époques différentes, d'avoir été les élèves de Jean Grenier (1898-1971). C'est Jean Grenier, qui orienta Charlot à la fin de ses études vers la profession de libraire et vers l'édition, ce qui n'existait pas à Alger. Donc, Charlot ouvre cette librairie et les membres du groupe Camus-Fouchet se mirent à fréquenter régulièrement sa boutique dans laquelle ils allaient chercher les meilleurs livres. Cette boutique rue Charras était exigüe, elle possédait même une mezzanine sur laquelle on pouvait monter par un escalier minuscule. Au fond de la boutique, il y avait un petit bureau derrière lequel Charlot travaillait. Il accueillait ses visiteurs très aimablement. Il parlait littérature et leurs faisait part de leurs projets. Ce lieu se prêtait bien à leurs réunions.

D'autres lieux de rencontres se trouvaient au centre d'Alger : la boutique d'ameublement du peintre André Thomas-Rouault (1899-1949), qui servait occasionnellement pour des expositions, et l'Atelier du minaret. André Thomas était le neveu de Georges Rouault. C'est pour cela qu'il avait emprunté le nom du célèbre peintre. Il était lui-même peintre et a été aussi acteur dans la troupe du théâtre de l'Équipe. L'Atelier du Minaret, également boutique d'ameublement et de décoration, dirigée par René Famin, le frère du peintre Pierre Famin (1890-1988), exposait aussi des peintres.

Il y avait également des cafés comme le café des Facultés, ou le café de la Renaissance, fréquenté par l'oncle d'Albert Camus, Gustave Acault dont la boucherie se trouvait rue du Languedoc, non loin de la

rue Michelet. En 1934, le groupe composé par Camus, Maisonseul, Fouchet, et Bénisti se disloque : Fouchet et Camus se fâchent pour des raisons personnelles, Maisonseul part étudier l'architecture à Paris et Bénisti, qui vient d'obtenir le prix de la Casa Velasquez à Madrid, s'embarque pour l'Espagne. Fin 1935, à son retour de Madrid, Bénisti retrouve Camus qui lui propose de rejoindre la troupe théâtrale qu'il vient de créer (le Théâtre du Travail) pour se charger de travaux de décoration. Louis Bénisti participe alors à la confection des masques de *Prométhée* et retrouve Louis Miquel, architecte, Pierre André Émery (1903-1982), autre architecte, Jeanne Sicard (1913-1962), Marguerite Dobren, Claude de Fréminville (1914-1966), futur écrivain et journaliste, Blanche Balain (1913-2003), qui écrivait des poèmes prometteurs et qui amène à la troupe théâtrale Madame d'Estournelle de Constant dite Marie Viton, artiste peintre qui fit les décors et costumes de théâtre. C'est elle qui réalisa le seul portrait dessiné de Camus et plus tard créa à Paris les costumes de *Caligula*, les décors étant de Miquel. Bénisti retrouve aussi le peintre Suzanne Delbays (1907-1994), qui dessina l'affiche du *théâtre de l'Équipes* succédant au *théâtre du Travail*.

Pendant ce temps Charlot commence à éditer Camus, Grenier, Audisio et la boutique sert de lieu de rendez-vous où l'on achète les places de théâtre pour les spectacles de l'Équipe et où l'on peut voir dans la mezzanine de petites expositions : Bénisti, Clot, Assus, Bosserdet etc... Jean Grenier amène dans la boutique, ses amis artistes : le peintre Harry Bloomfield et des pensionnaires de la Villa Abdeltif : le peintre Richard Maguet et le sculpteur Damboise. Au sujet de Harry Bloomfield (1883-1941), qui fut le maître de Jean de Maisonseul, Louis Bénisti raconte :

« Je voudrais voir Harry Bloomfield dans le soleil de la rue Michelet où nous rencontrons un homme d'une élégance raffinée, un homme d'une soixantaine d'années qui avait des yeux merveilleux, une bouche tordue mais tordue d'ironie et non pas de mensonge et un visage qui exprimait une grande bonté, un visage d'homme extrêmement cultivé et qui était pour nous en apparence un homme qui connaissait la vie, qui avait vécu et qui avait beaucoup d'érudition. Bloomfield, je le revois, il nous parlait de tout : de littérature, de mythologie et surtout de peinture. Il avait une connaissance de la peinture extraordinaire et il pouvait nous faire une critique des antiques, une critique des peintres de la Renaissance ou des modernes, une critique forcément très avantageuse nous apportant un enseignement magnifique. Bloomfield était devenu notre ami. Pour vivre Bloomfield avait monté une petite Académie et nous allions dessiner chez lui. Son enseignement était excellent. Je sais que Bloomfield est tombé malade au moment où il devait quitter Alger et regagner Paris, et qu'à Paris, il a vécu une vie misérable. Comme il était juif, il n'a pas supporté l'arrivée du fascisme. Il est parti en Angleterre. Nous avons appris en 42-43, la mort de Bloomfield qui avait contracté une leucémie. Il est mort vraisemblablement dans une grande misère. »

De Maisonseul disait que Bloomfield voulait toujours personnaliser les rencontres de façon que lorsqu'il allait au bureau de tabac, il fallait que la buraliste se souvienne de lui. Bloomfield nous a laissé un portrait de Jean Grenier. Le sculpteur Marcel Damboise (1903-1992), qui à Paris avait travaillé dans l'atelier de Maillol fréquentait souvent la boutique de Charlot. Il revint à Alger après la guerre. À la mort de Camus, il réalisa son buste d'après des documents photographiques. Camus avait parlé de lui dans la deuxième partie de son article sur les Abdeltif, il devait aussi parler de Richard Maguet (1896-1940), qui devait être une des premières victimes de la guerre, il fut abattu lors d'un bombardement à Sully-sur-Loire. Jean Grenier lui rendit hommage dans la revue *Fontaine* : *« Il avait une parenté avec Chardin, sa palette était différente, l'esprit était semblable (...) Rien d'éclatant dans la couleur, mais une atmosphère. »* Camus, au sujet de Maguet, avoue qu'à la vue de ses toiles, il a compris l'exquise lumière du jardin d'Essai et la campagne de Tipasa. Un autre Abdeltif, le sculpteur François Caujan avait retenu l'attention d'Albert Camus et de Maisonseul, il laissa de très belles sculptures au Musée d'Alger.

D'autres personnalités fréquentaient le groupe autour de Camus et Charlot. Raoul Deschamps, lié à Thomas-Rouault était à la fois un peintre, un très grand sportif et un musicien. Il jouait admirablement du piano. Il gagnait sa vie en jouant du jazz dans des brasseries et quelquefois donnait des concerts de musique classique. Albert Camus écrivit un article sur un concert qu'il avait donné à Alger. On pouvait également rencontrer chez Charlot le peintre Etienne Chevallier (1910-1982), fils du peintre et professeur Henri Chevallier (1886-1945), et dont le frère Paul Chevallier acteur chez Camus fit par la suite une honorable carrière théâtrale. Mohamed Racim (1896-1975), miniaturiste, était aussi un familier des *Vraies Richesses*. Son art voulait renouer avec les grands miniaturistes et calligraphes arabes et persans. Armand Assus (1892-1977) était un peintre qui avait beaucoup de qualités. Le père du peintre Armand Assus, Salomon Assus, portraitiste, avait été caricaturiste pour les quotidiens d'Alger et avait illustré Cagayous. Ses deux fils, Maurice et Armand étaient peintres tous les deux mais c'est Armand qui s'illustra comme lauréat de l'École des Beaux Arts d'Alger, monta à Paris pour étudier aux Beaux-arts et fut reçu second prix de Rome. Après son séjour en Europe, Armand Assus est revenu s'installer en Algérie avec ce titre très honorable qui lui fournissait d'abord une petite clientèle et ensuite les faveurs du Gouvernement Général. Il fréquentait la librairie de Benjamin-Constant, dont il était l'ami intime. Camus lui consacra un article élogieux dans *Alger-Étudiant* en 1934. Il eut deux enfants André et Jacqueline qui ont participé au théâtre de l'Équipe. Son atelier, près du square Bresson servait souvent de lieux pour les répétitions du théâtre. Assus donnait des leçons particulières à des jeunes peintres en herbe et il eut ainsi de nombreux élèves, dont Robert Martin, futur libraire et galeriste. Les autorités gouvernementales lui commandèrent des décorations pour le Foyer Civique, œuvre de l'architecte Léon Claro, dont la *Noce Juive*. Le prétexte était la danse : on voyait des danseuses au cours d'une cérémonie nuptiale, sur fond d'orchestres typiquement andalous dont les musiciens algériens étaient des figures connues ; c'est ainsi qu'on pouvait apercevoir le portrait du célèbre musicien Séror.

Des revues littéraires et artistiques virent le jour dans les années 30. La première, la *Revue Algérienne*, voulait reprendre une revue qui avait disparu et qui était dirigée par Gustave Mercier. Madame Raffi-Malbay, reprit cette revue avec l'aide de Claude de Fréminville, qui ayant acquis une petite imprimerie y éditait et imprimait la revue. Il y eut deux numéros : avec dans un premier numéro, un article de Jean Raffi sur René-Jean Clot et un deuxième numéro avec un article de Claude de Fréminville sur Louis Bénisti.

La deuxième fut *Rivages*, en 1938. C'est Camus qui fonde cette revue qui sera éditée par Charlot. Font partie du comité de rédaction de *Rivages* : Gabriel Audisio, Albert Camus, René-Jean Clot, Claude de Fréminville, Jacques Heurgon (1903-1995) et Jean Hythier (1899-1984). La couverture avait été dessinée par l'architecte Pierre-André Émery. Cette revue eut pour mission de diffuser la culture méditerranéenne et dans le manifeste de *Rivages*, il y a une phrase de Camus qui est importante à citer, parce qu'elle situe bien l'esprit qui animait les éditions Charlot : «*Notre tâche est de réhabiliter la Méditerranée... Un mouvement de jeunesse et de passion pour l'homme et ses œuvres est né sur nos rivages. De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger, tout un peuple grouillant et fraternel nous donne les leçons essentielles de notre vie.* » Il n'y eut que deux numéros.

C'est vers 1938 que Camus et Pascal Pia fondent *Alger Républicain* avec pour directeur Jean-Pierre Faure (1900-1991). Celui-ci était issu d'une illustre famille anarchisante comptant parmi ses membres le géographe Élysée Reclus. (C'est le fils d'Élie Faure (1873-1937), dont les écrits sur l'art font autorité.) Les artistes lisent *l'Esprit des Formes*, livre dans lequel Élie Faure bien avant Malraux, n'hésite pas à mettre une sculpture africaine à côté d'un Michel-Ange. Peu de temps après les célébrations du centenaire de la conquête, s'ouvre le Musée National des Beaux-arts, dont le directeur Jean Alazard, aidé par Max-Pol Fouchet son adjoint constitue une importante collection d'artistes locaux et aussi de grands maîtres impressionnistes et modernes. Le musée, situé près de la Villa Abdeltif et du jardin

d'Essai comprend une remarquable galerie de sculptures avec notamment des Bourdelle, Maillol, Despiau, Belmondo, mais aussi Caujan, Damboise et le buste de Clot par Bénisti.

Le Corbusier (1887-1965) se rend en Algérie pour la première fois en 1931 Jean deMaisonseul¹⁰ raconte :

« Nos détours dans les ruelles nous amenèrent à la fin du jour rue Kataroudji il fut frappé par la beauté d'une fille espagnole et d'une très jeune algérienne, qui nous firent monter par le petit escalier jusqu'à la chambre où il les dessina nues et, à ma grande stupéfaction, sur un cahier d'écolier à papier quadrillé avec des crayons de couleur, dessins très appliqués, très réalistes qu'il disait très mauvais et qu'il ne voulait pas montrer : la fille espagnole seule, étendue sur le lit ou bien groupée avec la jeune algérienne. »

Par la suite, Le Corbusier fit un voyage au M'zab et il a pu apprécier l'architecture de ce pays. Il fit différents projets urbanistiques à Alger. Ces projets, on le sait n'ont pas été réalisés. Il fit plusieurs voyages en Algérie et participa à des conférences. Jean de Maisonseul retient à propos des relations entre Alger et le Corbusier :

« Il me paraît que la synthèse de l'aventure de Le Corbusier en Algérie est d'y avoir retrouvé la plastique de la Méditerranée découverte dans son périple de jeunesse, la retrouvant dans l'échelle humaine de ses architectures. Il se libéra du Purisme en dessinant les corps nus des filles dans les mêmes maisons qu'il mesurait. Une lente maturation le conduisit ainsi de l'architecture moderne de structures transparentes à une plastique pleine, classique, du volume sous la lumière... »

Nous arrivons à la fin des années 30. On ne peut faire abstraction de la situation sociale et politique de l'époque de l'entre deux guerres. La société coloniale est une société extrêmement cloisonnée. Il y a des micro milieux culturels intéressants qui communiquent peu entre eux. Les clivages ethniques et sociaux apparaissent dans la vie culturelle. .

Nous sommes à la veille de la seconde guerre mondiale. Le racisme et l'antisémitisme sont considérés comme une opinion et ont pignon sur rue. Peu de peintres musulmans exposent à cette époque. Le cas de Mohamed Racim et de son frère Omar (1883-1958) est assez singulier, ils s'orientent vers la miniature dans une tradition picturale plus arabo-persane qu'européenne. Il y eut cependant un peintre remarquable originaire de Kabylie : Azoua Mammeri (1892-1954) qui s'exila au Maroc et ne participa que très peu à la vie artistique algéroise.

Il faut aussi insister sur les aller-retour Paris Alger : Les Abdeltif venus de la Métropole s'installent souvent en Algérie : Etienne Bouchaud, Marius de Buzon, Jean Launois, Maurice Bouviolle, Jean Désiré Bascoulés, Simon Mondzain et bien d'autres... Dans un sens opposé, les artistes que l'on pourrait qualifier d'indigènes, mais au sens fort du terme, comme dirait Camus, rêvent de Paris, la capitale des peintres, qu'ils considèrent comme un passage obligé. C'est ainsi que le sculpteur Belmondo (1898-1982) s'installe à Paris auprès de son maître Despiau. Jean-Michel Atlan (1913-1960), né à Constantine et qui sera plus tard le peintre parisien originaire d'Algérie le plus connu, part en métropole, sans même passer par Alger. Maisonseul part à Paris pour étudier l'architecture. Bénisti aussi pour des raisons officiellement familiales, mais ce départ traduit peut-être un désir inconscient de fréquenter les milieux artistiques parisiens. Il eut l'occasion de rendre visite au sculpteur Maillol qui lui dit : « Si vous faites un chef-d'oeuvre, enterrez-le et un jour il sera reconnu ». La guerre devait le ramener à Alger.

Nous devons aussi réfléchir sur l'attrance des artistes pour l'Afrique du Nord. Il y a naturellement la recherche de la lumière. D'illustres artistes voyageurs influencèrent l'ensemble des artistes. Au Maroc, le peintre du XXème le plus important fut Matisse. La Tunisie est fière d'avoir eu Paul Klee. Alger eut deux peintres particulièrement remarquables : Jean Launois (1898-1942), (dont Jean Grenier disait : « Dans l'histoire de l'art français inspiré en Afrique du Nord, il y a une période avant Launois et une

*période après lui. ») et surtout Albert Marquet, qui, né à Bordeaux parcourut les ports de Hambourg à Naples, de Marseille à Tanger (1875-1947) ou d'Alger. Et c'est à Alger qu'il rencontra Marcelle Marty, une pied-noire qui devint sa femme. On a pu dire par la suite que si Marquet n'était pas passé par Alger, la peinture en Algérie eut été différente. Louis Bénisti relate dans ses entretiens son amour pour la ville qui l'a vu naître : «*Quand on arrive des îles de l'Amirauté, on aperçoit un théâtre magnifique, bâti sur les collines d'Alger, qui forment une sorte de gradins alignés en demi-cintre, à telle enseigne que l'acoustique générale d'Alger s'en ressent. Quand on est sur les collines, on entend les bruits de la ville, ce fourmillement à travers lequel on entend les voix d'enfants, les cris des femmes, les bruits des voitures, le hennissement des ânes. (...) Ce théâtre donc était constitué par un entassement de petites maisons dont les fenêtres, relativement petites, étaient ouvertes sur la mer et derrière chacune de ces fenêtres, il y avait un œil qui regardait la mer et cet œil guettait à la fois l'arrivée des navires barbaresques, qui devaient réjouir la ville, mais regardait aussi cette étendue de mer couleur changeante et magnifique à telle enseigne qu'on pouvait dire que la ville jalousait la beauté de la mer et que la beauté de la mer jalousait la grâce orientale de la ville. »**

Si le port d'Alger inspira naturellement Marquet, Jean et Étienne Bouchaud, Louis Fernez, Pierre Famin, Brouty, Assus, Bénisti et bien d'autres... les peintres eurent aussi une attirance pour la Casbah, son architecture, ses rues et ses bordels... On pourra parler un jour d'une école bordélique de peinture qui comprendrait des peintres " " aussi célèbres que Toulouse-Lautrec, Degas, Picasso, Pascin ... mais aussi des peintres d'Alger aussi divers que Le Corbusier, Launois, Brouty ou Bénisti. Par contre, face au paysage de la campagne algérienne les artistes se sont heurtés à beaucoup de difficultés. La Kabylie a été traitée par de Buzon avec plus ou moins de bonheur. Même Marquet, qui excellait dans ses marines, n'a pas eu le même succès lorsqu'il s'est attaqué aux vallons de la Bouzaréah. Maisonseul, plus tard fit de très beaux dessins du Sahelet du Chenoua.

Le 2 septembre 1939 la guerre éclate. Peu de temps après la défaite de 1940, des artistes fuient la métropole et viennent s'installer à Alger. C'est ainsi que Marquet vient habiter avec sa femme une villa dans le quartier de Beaux-Fraisiers. La peinture à Alger ne fait pas recette, les artistes en difficulté pensent plus à survivre qu'à créer. Il y a cependant toujours la librairie des *Vraies Richesses* où Charlot publie encore des livres malgré la censure d'un Gouvernement Général aux ordres de Vichy, et Max-Pol Fouchet fonde la revue *Fontaine* dans laquelle il publia les grands poètes de la Résistance. Bénisti, fuit Paris et arrive à Alger en 1941, il retrouve Camus qui renonce à prolonger le théâtre de l'Équipe et qui es t sur le point de s'installer à Oran, car il vient d'épouser Francine, une oranaise. Bénisti se rend à Oran à l'invitation de Camus, il rencontre les intellectuels gravitant autour de Camus et d'André Bénichou, père du directeur actuel du *Nouvel Observateur*. Celui-ci fonde un cours privé recevant les élèves israélites renvoyés des établissements publics par les autorités gouvernementales qui appliquaient avec beaucoup de zèle les directives de Pétain. Camus enseigne dans ce lycée. Oran commence à devenir un centre intellectuel. Il ne faut pas oublier que les amis de Camus, Jeanne Sicard, Marguerite Dobren, André Bélamich, Claude de Fréminville, Emmanuel Roblès et plus tard Jean Sénac sont oranais. Il y a un des meilleurs peintres de l'Afrique du Nord qui s'appelle Maurice Adrey (1899-1950), qui fréquente Camus et sympathise avec Bénisti. Launois, qui habite Oran avait eu l'intention d'illustrer *Noces* et le *Minotaure ou la halte d'Oran*¹² de Camus. De passage à Alger en novembre 42 il devait décéder dans un hôtel minable de la rue de Chartres et n'a pas pu mener à bien ce travail. Robert Martin, qui fut dessinateur et élève d'Assus et qui a fait le dessin du bateau symbolisant la collection *Méditerranéenne* des éditions Charlot, fonde dans le même esprit de la librairie des *Vraies Richesses* d'Alger, une librairie galerie : la galerie *Colline*. Cette galerie exposera Launois, Adrey, Orlando Pelayo (1920-1990), Bénisti, Galliero et plus tard **Guermaz** (1919-1996) Parmi les habitués de la Galerie Colline, il y avait des intellectuels comme le pharmacien et futur écrivain Georges Elgosity (1909-1989) ou le poète Jean-Paul de Dadelsen (1913-1973).

Le 8 novembre 1942, les forces alliées débarquent à Alger. Dans Alger ralliée à la France libre, les éditions Charlot deviennent les éditions de la Résistance. La revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet connaît un immense succès. Alger devient à nouveau le passage d'illustres voyageurs. Le général De Gaulle vient à Alger et fonde le gouvernement provisoire de la république française. Différentes personnalités politiques comme Mendès-France, Louis Joxe, Jacques Soustelle, René Pléven, Georges Gorce, Claudius Petit, Gaston Defferre sont à Alger. Louis Bernasconi (1905-1987), un peintre qui était passé par l'Académie Figuières, organise le salon de la Résistance à Alger où des peintres comme Bénisti, Assus, Caillet, Tonaetc... offrent leurs oeuvres pour financer la Résistance Française. Un certain Monsieur Hyvert, qui travaille chez un commerçant en instruments de musiques, Paul Colin, suggère à Bernasconi d'organiser des expositions de peintures dans sa boutique située rue Dumont d'Urville. C'est ainsi que furent d'abord organisées des expositions de groupe de peintres qui étaient très liés par des liens d'amitiés à tel point qu'on les avait appelés : les Copains. : Il y avait Assus, Bénisti, Bernasconi, Terracciano, Tona, Louise Bosserdet, Chouvet, Caillet et puis des plus jeunes comme Galliero, JAR Durand, Louis Nallard et Maria Manton... Il y eut ensuite des expositions particulières. Monsieur Hyvert qui était gérant des magasins Colin était un homme très cultivé Il s'occupait de la gestion commerciale des établissements Colin qui étaient les principaux importateurs à cette époque-là, de machine parlante et de phonographes à grosse tulipe. Dans ce magasin, Monsieur Hyvert vendait des disques soixante 78 tours et des Réfrigérateurs marchant au pétrole. Quand on ne recevait pas les postes de TSF et les pianos, il vendait de la peinture. Il tenait sa boutique, assis devant sa table et autour de laquelle tous les amateurs d'art venaient se grouper le soir et faire la conversation. Il faut dire aussi que chez les peintres qui fréquentaient la galerie Colin, on sentait bien que non seulement ils s'étaient réunis autour du père Hyvert pour des raisons artistiques, mais aussi pour leurs sentiments libéraux, pro-gaullistes, sentiments de reconquête de la métropole. Il n'y avait pas de discordes et la Galerie Colin prenait le relais artistique de la Librairie des *Vraies Richesses*, car à cette époque Charlot très occupé par l'édition, ne pouvait plus organiser des expositions. Après les vernissages d'exposition, les artistes traversaient la rue et se réunissaient au Café du Ballon pour boire un ballon de rouge et quelque fois déguster une loubia, des sardines grillées ou une sépia au noir.

Lorsque après la guerre les postes de TSF et les pianos recommencèrent à arriver dans la boutique Colin, Monsieur Hyvert pria gentiment les artistes de décamper et d'aller exposer ailleurs. Pendant la guerre, il y avait en Algérie, outre Marquet et Launois, le peintre Henri Valensi (1883-1960), qui attiré par l'abstraction fonda le mouvement musicaliste. André Gide était à Alger et jouait souvent aux échecs avec Albert Marquet et Jean Armrouche. C'est Jean Armrouche qui créa une nouvelle revue littéraire *L'Arche* qui sera aussi diffusée par Charlot. Après la fin des hostilités, un certain nombre d'artistes sont de nouveau tentés de devenir parisiens. C'est ainsi que René-Jean Clot part à Versailles après une aventure au Tchad, Jean Simian (1910-1992) rejoint Paris et peu après Pelayo, Jean Peyrissac (1895-1974), Louis Nallard et Maria Manton, devenus non figuratifs partent avec le graveur Marcel Fiorini rejoindre les artistes parisiens. Charlot après ses succès éditoriaux dans Alger, capitale de la France libre part à Paris pour essayer de continuer son métier d'éditeur. Les artistes s'organisent à Alger autour de différents groupes. La galerie Colin fermée, les artistes exposent à la galerie Pasteur, puis au *Nombre d'or*, dont le directeur Monsieur Stiebel part à Paris et laisse la galerie à Paule Parenteau. Le groupe des peintres de Colin reste soudé et les artistes s'entraident mutuellement et se réunissent fréquemment en dehors des salles d'exposition.

Parmi les peintres du groupe Colin, il y a une dame qui peignait occasionnellement et qui s'appelait Louise Bosserdet. Louise Bosserdet (1889-1972) avait dans sa jeunesse milité au Parti Communiste et ramena d'un voyage en Russie un livre : *Une Française en URSS*, qui sera le premier livre édité par Charlot aux éditions de Maurétanie. Cette dame avait beaucoup voyagé et comme elle pratiquait très bien la langue anglaise, ses amis peintres l'appelaient : Miss Louise. C'est elle qui décide d'organiser des vacances scolaires pour les petits enfants et à cet effet, elle avait loué une villa turque du nom de

Djenan Ben Omar, de très belle architecture dans un vallon de la Bouzaréah qui s'appelait le Beaux-Fraisiers. La maison possédait des dépendances magnifiques. Il y avait le patio, et de grandes chambres autour de ce patio. Il y avait aussi un sous-sol avec un bain maure. Cette villa était spacieuse et suffisamment grande pour que Miss Louise puisse organiser cette colonie d'enfants. Quand les possibilités de vacances en France reprurent avec la fin des hostilités, les enfants ne fréquentèrent plus sa maison. Miss Louise perdit sa clientèle. Elle se remit à la peinture et exposa avec les peintres du groupe de Colin. Comme la Villa Ben Omar avait de grands arbres, de beaux palmiers, et que l'atmosphère du Frais Vallon était assez agréable, trois peintres eurent l'idée des rencontres les dimanches et les jours fériés à Ben Omar, au cours desquelles Tona confectionnait le déjeuner et Chouvet se dépensait en mots d'esprit. Ainsi l'ambiance attirait les artistes qui ne manquaient pas de s'y rendre, moyennant une petite contribution qui devait à la fois payer le repas et apporter quelques subsides à Louise Bosserdet. Louis Bénisti raconte : « *Il y avait d'un côté le grand ravin qui menait à une petite source et puis nous poursuivions notre promenade en montant au dessus d' une colline et nous nous trouvions en haut dans le ciel. En haut de cette colline nous étions entre la terre et le ciel, il n'y avait rien d'autre que quelques cactus, quelques asphodèles et puis quelques oliviers et puis le ciel. Cela s'appelait " haut dans le ciel". Un jour nous avons eu la visite de Pelayo qui est arrivé, habillé de salopette avec quelques-uns de ses camarades tous armés de guitares faisant un concert de flamenco dans les jardins de Ben Omar. Marquet habitait une villa voisine : Djenan SidiSaïd. La villa Djenan Ben Omar était d'un style voisin de la Villa Abdeltif, mais la villa Abdeltif était beaucoup plus belle, beaucoup plus grande. »*

En 1946, à l'initiative de la revue parisienne Lélian, du nom d'un personnage de Verlaine, Sénac fonde avec Geneviève Bailac, le cercle artistique et littéraire Lélian. Sénac délaissera ce cercle après son hospitalisation au sanatorium de Rivet (Meftah aujourd'hui). C'est Jean-Richard Smadja qui prit la suite de Sénac et organisa des expositions originales. C'est ainsi qu'il réunit un certain nombre d'artistes pour exposer dans la villa d'une riche amatrice d'art. Il fit une galerie dans une cave de la rue Michelet et organisa une importante exposition d'Arts Africains avec les pièces de la collection de Robert Randau, il exposa aussi Galliero et surtout Bénaboura. Il fit aussi une exposition d'art sacré original puisque les trois religions y étaient présentes dans les œuvres exposées. Smadja disparut d'Alger dans les années 50 et le Cercle Lélian cessa d'exister.

En mars 1948, une manifestation très importante dans les relations entre écrivains et peintres français et algériens eut lieu non loin d'Alger dans les gorges de la Chiffa. Le directeur général des services des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation Populaire, Monsieur Charles Aguesse avait chargé une de ses collaboratrices Christiane Faure, sœur de Francine Camus, d'inviter des artistes peintres et écrivains résidant en métropole à faire des séjours de deux mois dans un hôtel désaffecté transformé en centre éducatif : l'hôtel SidiMadani¹⁴. Et c'est dans cet hôtel que séjournèrent Camus, Francis Ponge, le sculpteur Damboise, Louis Guilloux etc... C'est à l'occasion de ces séjours que les artistes installés en Algérie, comme Bénisti, Galliero, Maisonseul, Mondzain, Mohamed et Omar Racim, Sénac, Roblès, Mohamed Dib, Edmond Brua, Jean Sénac, El Boudali Safir rencontrèrent les prestigieux pensionnaires.

Dans les années 50, des revues littéraires et artistiques voient le jour. *Rivages* que Charlot avait éditée avant guerre n'eut que deux numéros. *Fontaine* de Max-Pol Fouchet et *'Arche* de Jean Armrouche revues nées à Alger qui terminèrent leurs carrières à Paris. *Forge* dirigée par Roblès et Safir eut une existence éphémère. En 1950, Sénac crée la revue *Soleil*, revue se voulant littéraire et artistique. *Soleil* devait paraître jusqu'en 1952, la couverture est dessinée par Galliero (1914-1963). Des peintres comme Galliero, Baya, André Acquart¹⁵ (qui sera plus tard un célèbre décorateur de théâtre), Bachir Yelles, Pélayo, Maisonseul, Marcel Bouqueton illustrent la revue de leurs dessins.

En 1953 *Soleil* disparaît et laisse la place à *Terrasses*. La parution de cette revue créée par Sénac et qui ne devait avoir qu'un seul numéro fut un évènement considérable dans la vie littéraire et artistique de

l'Algérie. On a oublié que *Retour à Tipasa* de Camus ouvrait cette revue aux côtés de textes d'écrivains aussi divers que Mohamed Dib, Mouloud Feraoun, Emmanuel Roblès, Jean Daniel, Kateb Yacine, Jacques Lévy, Francis Ponge. Ce numéro fut une véritable anthologie de la littérature d'Algérie. J'ai eu le privilège, alors que j'étais un petit garçon d'une dizaine d'années d'accompagner mes parents à la soirée festive que Sénac avait organisée pour lancer sa revue. Il y avait au mur des œuvres de Sauveur Galliero et j'ai pu rencontrer les écrivains présents ce soir-là. C'est ainsi que mon père me présenta un jeune instituteur : Mohamed Dib, devenu l'écrivain que l'on sait.

Vers la fin 1950, Charlot après les déconvenues de ses aventures parisiennes, retourne à Alger et ouvre une librairie rue Michelet qui prit le nom de *Rivages*, du nom de la revue qu'il avait créée. La nouvelle boutique de Charlot était une boutique de livres dans laquelle on ne rencontrait plus les personnalités aussi attirantes que celles que l'on rencontrait dans la petite librairie des *Vraies Richesses* à l'époque de sa création mais enfin Charlot réservait toujours à ses visiteurs un accueil aussi agréable, Il fit des expositions de peinture dans le sous-sol de cette librairie.

C'est ainsi qu'il exposa les peintres de la revue *Soleil* puis Sauveur Galliero, Louise Bosserdet, le céramiste Maurice Chaudière, JAR Durand, Celui-ci exposa un chemin de Croix, qui devait inspirer les fresques qui lui étaient commandées pour l'église Sainte Rita à Belcourt. Charles Brouty exposa ses dessins sur Alger et avec l'aide de *Rivages*, publia sa série de dessins sous le titre, *un certain Alger*, préfacé par Emmanuel Roblès (1914-1995). Orlando Pelayo, oranais devenu parisien fit une remarquable exposition dans cette galerie. De jeunes peintres métropolitains comme Jacques Burel ou Rollande installés à Alger montrent chez Charlot une peinture de qualité. Exposent aussi des peintres qui sous l'impulsion d'Henri Caillet (1897-1959) se mettent à faire des peintures non figuratives : Marcel Bouqueton (1921-2006), Louis Nallard et Maria Manton (1915-2003).

La galerie *Rivages* étant trop exigüe pour exposer des peintures de grande dimension. On y exposait surtout des dessins et des aquarelles. Les expositions de peintures de plus grandes dimensions avaient lieu au *Nombre d'Or*, boulevard Victor Hugo, à quelques mètres de la librairie *Rivages* et les visiteurs faisaient le va et vient entre les deux galeries s'arrêtant quelquefois au carrefour des deux rues à la Brasserie Victor Hugo, l'abreuvoir des deux galeries. Au *Nombre d'or*, il y eut les expositions de Assus, Tona, Bénisti, Sauveur Galliero, Sauveur Terracciano et bien d'autres...

Peu de temps après la parution de la revue *Terrasses*, Jean Sénac organisa au *Nombre d'Or* une exposition collective du 21 au 31 octobre 1953 qui eut un très grand retentissement. Participaient à cette exposition : Marcel Bouqueton, Hacène Bénaboura (1898-1960), Baya (1931-1998), Louis Nallard, Maria Manton, Henry Caillet, Jean de Maisonneville, Jean Simian et Sauveur Galliero. Dans la préface de l'exposition, Jean Sénac dit : « *Nous n'avons ni la naïveté, ni la prétention de croire (...) à une École d'Alger mais nous sommes dans le feu de tendances dont il nous paraît salutaire de distinguer les plus certaines. Nous affirmerons donc un parti pris, d'autant plus librement que seule la qualité plastique d'une expression et sa résonance dynamique dans le fait pictural contemporain ont provoqué ce choix.* »

Pour la première fois on exposait à côté d'artistes reconnus un peintre de la tradition de l'art brut : Baya (1931-1998), et un peintre que l'on pourrait qualifier de naïf : Bénaboura, dont nous parlerons plus tard lorsque il obtiendra le Grand Prix Artistique de l'Algérie. Marguerite Caminat¹⁶ (devenue Benhoura par la suite), s'occupait d'une petite fille nommée Baya. Celle-ci se mit à dessiner et devant la beauté des dessins de cet enfant. Marguerite lui fournit du papier et des couleurs et Baya fit des chefs d'œuvre. Par la suite Marguerite partit avec Baya à Paris pour la présenter à Picasso et à d'autres peintres. Au cours d'une exposition de Jean Peyrissac, Aimé Maeght, de passage à Alger pour s'occuper de la succession Bonnard, découvrit Baya et exposa ses œuvres dans sa galerie parisienne. Baya fit aussi des modelages et des sculptures polychromes que Madoura, céramiste de Vallauris, édita.

Vers 1954, Charlot déménage de nouveau. Il quitte la librairie qu'il avait rue Michelet à l'angle du Boulevard Victor Hugo pour s'installer dans la galerie passage en haut de la rue Michelet, à l'angle de la rue Claude Debussy. Il avait une bibliothèque très importante, surtout faite de vieux livres de vieux bouquins. C'est à ce moment-là, que Charlot prit aussi possession d'un hall de commerce de la société Comte et Tinchant, hall dans lequel on pouvait organiser des expositions. Charlot s'occupait à la fois de la librairie de la rue Michelet et de l'organisation, deux fois par mois, d'expositions de peinture. C'est ainsi que Assus, Bénisti, Tona, Galliero, Burel (1922-2000), Rollande, Maria Moresca (1924-1995), Bénaboura, Bouzid, Claro (1897-1977), Caillet, Louise Bosserdet, Freddy Tiffou (1936-2002), François Fauck (1911-1979), Durand (qui faisait souvent tandem avec le sculpteur Chouvet), le sculpteur Nicole Algan, le céramiste Maurice Chaudière exposent dans le hall de Comte et Tinchant. Il y eut aussi l'architecte Roland Simounet (1927-1996) qui exposa ses dessins d'architecture et une exposition des maquettes des décors de théâtre de l'Équipe théâtrale d'Henri Cordreaux (1913-2003), metteur en scène remarquable qui essayait de diffuser en Algérie les conceptions de Vilar. C'est ainsi que l'on a pu admirer les travaux pour le théâtre de Galliero, Roland Simounet, Marie Fontanel et surtout d'André Acquart, qui par la suite rejoignit Vilar. Un prix Comte-Tinchant fut créé pour récompenser des artistes de moins de trente ans. Et c'est ainsi que les peintres René Sintès, André Cardona et le sculpteur Max Sauze en ont été lauréats.

À la fin de l'année 1961, la librairie de Charlot est plastiquée. Charlot interrompt ses activités de libraire et de galeriste et s'entretient avec les peintres à Radio Alger. La galerie Comte Tinchant cesse ses activités, et devant l'actualité pesante, la vie artistique s'interrompt.

Nous allons parler de différents artistes, qui pour la plupart exposaient chez Comte-Tinchant. Tout d'abord Sauveur Galliero (1914-1963) était une des figures les plus marquantes de l'ambiance artistique de l'époque. Il avait été remarqué par son professeur de dessin : Henri Chevallier, peintre de talent dont les enfants l'un peintre, l'autre acteur fréquentaient l'Équipe de Camus. Le jeune lycéen de dix-sept ans rencontrait les artistes dans la boutique de Thomas-Rouault, il devait par la suite rentrer à l'école des beaux-arts. (Camus fut un des premiers admirateurs de Sauveur Galliero et il préfaça sa première exposition à Paris¹⁷ : « *Galliero s'est jeté dans la peinture comme on se jette à la mer...* »). Il habitait la Casbah, ce qui était peu fréquent chez les Européens. Très généreux, il hébergea Jean Sénac et il initia ce dernier à la peinture. Il devait faire entrer le poète dans un milieu de peintres et d'écrivains amoureux du port d'Alger que l'on a appelé les artistes de la génération du môle et qui comptait Maisonseul, Bénisti, Terracciano, Famin, Himoud Brahim. Dubuffet l'appréciait. Jacques Burel écrivit à son propos : « *On retrouve chez Galliero, quoique d'une toute autre manière la mélancolie de Dubuffet qui vient de la résistance de la matière à l'homme et de la victoire de celle-ci sur l'homme.* ». Très généreux, il organisait aussi des expositions de jeunes peintres, c'est ainsi qu'il encouragea et exposa notamment chez Charlot des artistes comme Tiffou, Annie Ckzarneki, Bouzid, Mesli, Cardona, René Sintès... Bénisti raconte sa dernière rencontre peu avant son départ d'Alger : « *L'annonce d'une maladie très grave dont Galliero venait d'être atteint sonna dans les rues d'Alger comme un événement tragique et triste, nous étions consternés et nous savions Galliero perdu. La dernière fois que nous avons rencontré Galliero c'était en décembre 1962 au cours d'une promenade à La Pérouse petit port algérois près du Cap Matifou, avec Terracciano, l'autre Sauveur. Il était en train de dessiner, nous avons parlé de la beauté du paysage qui l'avait attiré dans ces lieux. Il était là à regarder cet endroit inondé de soleil et la dernière phrase qu'il nous dit fut; "un peu de soleil, la putain ! ... ". C'est de cette manière que nous manifestions ironiquement l'amour que nous avions pour le pays que nous allions quitter.* » Il devait disparaître dans un hôpital parisien au printemps 1963.

Chouvet (1906-1987), le sculpteur, était un des leaders du groupe des artistes qui exposaient chez Charlot. Il faisait une sculpture assez sentimentale et humoristique et exposait souvent avec JAR Durand (1914-2001). En 1956, Edmond Charlot présentait l'exposition de Chouvet et Durand : « *L'exposition à*

laquelle je vous convie ne comporte pas d'œuvres de "dessus de buffet". Il s'agit d'une exposition engagée, d'œuvres qui portent et qui souvent font mouche. Chouvet et Durand, chacun dans sa discipline, avec sa propre technique, poursuivent le même but, marchent dans le même sens, celui de l'humain. Je souhaite que chacune de ces sculptures, chacune de ces toiles vous fasse participer à la joie qui fut mienne à leur contact. »

Des peintres sont attirés par l'abstrait et quelques uns commencent à professer leurs opinions picturales. Le premier qui s'est orienté vers l'abstraction fut Henri Caillet (1897-1959). Il avait commencé par faire une peinture très influencée par les peintres de Montparnasse comme Othon Friez ou Derain et puis vers 1940, influencé par les peintres abstraits est devenu l'un des leurs. Aux côtés de Caillet, il y avait Marcel Bouqueton, Louis Nallard et Maria Manton qui ont évolué vers l'abstrait, eux aussi. Au sortir de l'école des beaux-arts où ils avaient fait d'excellentes études réalistes, ils se sont mis à l'abstrait. Nallard a eu vers 1945, la chance d'être admis parmi les peintres exposant à la galerie Jeanne Bucher qui lui a signé des contrats, puis il prit la tête du Salon des Réalités Nouvelles, qu'il dirigea avec Maria Manton. Celle-ci poursuivit sa carrière à Paris au côté de son mari dans un style assez différent. Bouqueton fut leur complice. Bien qu'ils s'installassent à Paris, l'Algérie resta présente dans leurs œuvres. Une critique hollandaise Marike van der Knaap, présentant leur exposition commune de 1993 à Hertogenbosch (Bois le duc) disait à propos d'eux : « *Est-il possible que les sources de leurs œuvres se situent en Algérie plus qu'ils ne se rendent compte eux-mêmes ? Albert Camus, (...) donne peut-être la réponse dans une caractéristique de son pays natal : L'Algérie, pays à la fois mesuré et démesuré. Mesuré dans ses lignes, démesuré dans sa lumière. »*

Maisonseul qui n'avait pas encore trouvé ses moyens d'expression définitifs, s'est mis vers 1945 à l'abstraction avec un très grand bonheur. En 1958, il exposa à Paris à la Galerie Lucie Weil. Albert Camus préfaça cette exposition. Plus tard JAR Durand et son jeune ami René Sintès se sont aussi mis à la peinture non figurative. JAR Durand, originaire de Bordeaux, avait été mobilisé en Algérie, il se maria avec une algéroise et, démobilisé, resta en Algérie. D'abord attiré par les paysages et les marines, il fit toute une série d'études sur les pêcheurs de Bou Haroun. Il ne tarda pas à devenir abstrait, lui aussi.

René Sintès (1933-1962) qui était instituteur, s'était mis à peindre sous les conseils de ses amis Jean de Maisonseul, JAR Durand, Benanteur. Il peignait aussi bien le jour que la nuit. Il habitait un petit appartement dont les fenêtres dominaient la baie d'Alger et c'est en regardant les reflets dans l'eau du port d'Alger, que René Sintès a tiré le maximum de ses peintures abstraites dans lesquelles on devine les reflets dans l'eau, les lumières du port d'Alger ou le ciel et les nuages. C'était un très bon peintre, qui a apporté à la peinture algéroise, un œil nouveau et qui aurait certainement fait une très belle carrière si à la fin des événements d'Algérie, il n'avait pas disparu dans une embuscade.

Il y avait aussi un groupe de peintres modernes d'esprit, qui pourtant n'étaient pas abstraits notamment Jacques Burel, Rollande et Maria Moresca. Jacques Burel était originaire de Bretagne et faisait de très beaux paysages, mais aussi de très belles natures mortes et des vues d'intérieur. Burel aussi était instituteur et l'enseignement l'avait mené à la peinture. Il avait demandé à être déchargé de ses cours d'enseignement primaire pour se consacrer à l'enseignement artistique dans les collèges et dans les lycées. Rollande et Maria Moresca qui étaient des femmes peintres de grand talent, exposaient avec Burel. C'est Audisio qui parle de cet élégant monsieur amoureux du soleil, mais qui travaillait peu et exposait peu souvent,

Pierre Famin était un très bon peintre. Il se voulait "gïdien". On l'apercevait dans la boutique de son frère l'atelier du Minaret. " Jean de Maisonseul dit de lui : « *Il est maître de l'art de vivre et comme les anciens Chinois- un peintre. »* Il a compté parmi les artistes et écrivains de la génération du môle.

On ne peut parler d'Alger sans parler de Brouty (1897-1984). Brouty se définissait non pas comme un peintre mais comme un journaliste. Louis Bénisti rapporte : « *Brouty était un solitaire et un solitaire qui ne fréquentait pas du tout les peintres algérois. Quand par la suite, j'ai pu rencontrer Brouty et avoir une conversation avec lui, bien après l'indépendance de l'Algérie, Brouty nous a expliqué gentiment sa position. Il m'a dit : « Moi, à un certain moment j'ai absolument abandonné la peinture, quand j'ai perdu Launois qui était pour moi un mentor, j'ai abandonné la peinture et je suis devenu un journaliste. Un reporter qui faisait des reportages dessinés sur l'Algérie au lieu de faire des reportages par écrit, j'étais donc un journaliste, je n'étais plus un peintre et je n'avais pas à fréquenter le milieu artistique de cette époque-là. »* Cependant on doit dire, quand on regarde les œuvres des différents peintres d'Algérie qui ont plus ou moins illustré la vie algérienne de cette époque, on s'aperçoit que c'est Brouty qui a le mieux représenté l'ambiance d'Alger et qui a le mieux figuré les scènes populaires que l'on pouvait voir quand on parcourait les rues d'Alger et qu'on s'arrêtait dans des milieux bien particuliers qui donnaient à Alger, son caractère populaire, son caractère espagnol, son caractère français, son caractère arabe et la naissance de cette affection que la population avait pour la mer Méditerranée et les bains de mer dans la Méditerranée. . Brouty dans les années 30 s'était laissé aller à de vieux clichés plus ou moins racistes et après la guerre, il s'est ressaisi par la fréquentation de gens comme Charlot, Roblès ou Mouloud Feraoun (1913-1962) et il s'est mis notamment à faire un très bel album sur Alger, préfacé par Roblès et a illustré un recueil de Mouloud Feraoun sur la Kabylie (*Jours de Kabylie*). Il illustra aussi les *Fables Bonoises* de Edmond Brua (1901-1977) et *Jeunes Saisons* de Emmanuel Roblès. Je me souviens notamment des dessins représentant le photographe ambulant de la Place du Gouvernement et les ânes du square Bresson. Son dernier recueil de dessins publié en France était intitulé : *Qui se souvient de la basseta ?*

En 1957, en même temps qu'Albert Camus recevait son Prix Nobel, le peintre Hacène Bénaboura eut enfin le Grand Prix Artistique de l'Algérie. Peut-être que le jury de ce prix voulait –il, en pleine guerre d'Algérie, favoriser un artiste musulman. Il n'empêche que Bénaboura méritait ce prix. On connaissait les peintures de ce peintre que Famin avait exposées dans l'Atelier du Minaret et celles de cette fameuse exposition de groupe organisée au Nombre d'or en 1953 par Sénac et la revue *Terrasses*. J'y étais et c'était la première fois que je voyais des Bénaboura. C'était avant tout un peintre du port et de la ville. Le port d'Alger est très difficile à traiter pour un peintre, il y a trop de lumière. Bénisti rapporte : « *Nous avons été d'abord impressionnés par les peintures de Benaboura, avant de connaître le personnage. C'étaient des peintures qui, généralement, représentaient le port d'Alger. Alors dans sa naïveté, Benaboura avait une manière tout à fait vraie et tout à fait charmante de représenter la qualité subtile de l'eau du port d'Alger. L'eau du port d'Alger à cette époque-là était très difficile véritablement à rendre dans sa vérité et personnellement je connais seulement deux peintres qui ont véritablement rendu cette ambiance calme et mystérieuse du port d'Alger, c'est Marquet et Benaboura. »* Port d'Alger, ruelles de Belcourt et de la Casbah, Bénaboura savait aussi traiter la blancheur de sa ville, et l'Alger de Bénaboura pouvait faire penser au Paris d'Utrillo ou de Vivin. Au cours de conversation, Bénaboura confiait ses réflexions. : « *Moi, je suis peintre et je suis peintre par jalousie, oui, oui, oui, je suis peintre par jalousie. Moi, peintre en carrosserie, un jour, j'ai vu au cimetière d'El Kettar où je me promenais, j'ai vu un homme qui avait posé le chevalet et qui avait posé la toile et qui faisait la peinture du cimetière d'El Kettar, alors j'ai regardé ce peintre, je me suis approché et j'ai vu qu'il peignait et j'ai dit moi, peintre en carrosserie, je peux faire la même chose et je suis devenu jaloux, alors, je me suis approché du peintre et je lui ai dit : Monsieur, Cher Maître, qui êtes-vous ? Il se tourna vers moi et me dit : Je suis le Maître De Buzon Ah ! Bon ! C'est parce que j'ai été jaloux du Maître De Buzon que je me suis mis à faire de la peinture sur la toile et quand j'ai fait de la peinture sur la toile, elle a été aussi solide que la peinture que je faisais sur les carrosseries ».*

Pour honorer ce peintre d'Alger qui avait eu le grand prix. Charlot et ses amis organisèrent un hommage au restaurant des Sept Merveilles, hommage imitant celui que Picasso et Apollinaire avaient fait au

Douanier Rousseau. Louis Bénisti, présent à ce dîner raconte : « *Le frère de Jean Armrouche assistait à ce repas et il n'était pas le seul à vouloir mettre Benaboura en boîte ; il interpella le peintre: « Mais, Monsieur Benaboura, Cher Maître, dites –nous quelle est cette femme que j'ai aperçue sur une de vos peintures assises sur le banc de la place d'Armes de Blida ? » Et Benaboura s'est levé et adit : « Mais Monsieur Armrouche, cette femme que j'ai peinte sur les bancs de la place de Blida, c'était une blidéenne » Armrouche en était pour ses frais. »*

La dernière fois que j'ai vu Bénaboura, c'était au printemps 1960, dans la salle du Crédit Municipal où le peintre avait lui-même organisé son exposition. On rentrait dans la salle, et sur une affichette on pouvait lire : « Pour toute commande ou pour tout achat d'une peinture, on est prié de verser des ARTS et le mot arrhes était écrit A.R.T. » L'exposition était annoncée par une petite banderole au niveau de la salle du Crédit Municipal, où il y avait écrit : « L'art naïf vu par un enfant d'Alger » D'ailleurs quand Jean de Maisonseul a fait un hommage à Benaboura dans un journal d'Alger, il avait intitulé son article : *l'art naïf d'un fils d'Alger*. Bénaboura devait nous quitter peu après en 1961, renversé par une motocyclette.

D'autres artistes exposaient chez Comte Tinchant : Émile Claro (1897-1977), peintre d'inspiration cézannienne, avait compris l'atmosphère de la Casbah d'Alger. Il séjournait à Ibiza à une époque où l'île avait gardé son originalité et nous rapportait dans ses expositions d'excellentes peintures. Simon Mondzain (1890-1979), ancien Abdeltif s'était installé à Alger et faisait une peinture très honnête. Il avait comme Soutine quitté son pays natal pour cause d'antisémitisme et était arrivé à Montparnasse vers 1920. Il avait naturellement connu Modigliani, Max Jacob, Dérain, Picasso et avait des tas de souvenirs à nous conter lorsqu'on le rencontrait. Il jouait fréquemment aux échecs avec Marquet. Vu la connaissance qu'il avait des milieux parisiens, il importait à l'intention de collectionneurs algérois, des tableaux de maîtres parisiens. On l'avait surnommé l'ambassadeur de Montparnasse.

Sauveur Terracciano (1908-1981), ami intime de Bénisti, de Bernasconi et de Tona était un enfant de Belcourt. Fils d'un tonnelier napolitain, il avait été élève comme Camus de Monsieur Germain à l'école de la rue Aumerat et était un amoureux de la mer. Très attiré par les remorqueurs du port d'Alger, il faisait une peinture de bonne tenue. Partageant sa vie entre la peinture, l'usine à gaz où il travaillait et son bateau qu'il avait presque construit lui-même et qui n'avait fait que des ronds dans l'eau entre Alger et La Pérouse. Navigateur de rêve, il racontait toujours des histoires de marins, et lorsqu'il prit sa retraite à Toulon, il eut finalement l'occasion de réaliser une traversée de l'Atlantique sur le bateau d'un riche yachtman

Pierre Raffi (1919-1987), dont Bénisti avait fait le buste, exposait aussi à Alger. Lorsqu'il s'installa en France, il retint l'attention de Max-Pol Fouchet : « *À regarder les œuvres de Pierre Raffi l'une des formes les plus subtiles de l'art révèle ses sortilèges et sa puissance...La réflexion de l'artiste est d'abord dans l'art de créer. Ici, non figuratif, le voici d'autre part révélateur du concret. Et toujours animé par ces deux forces : l'intelligence et l'émotion.* »

Oscar Spielman (1901-1973), d'origine tchèque, était passé par l'Académie Figuéras. Il faisait une peinture très influencée par l'Orient. Il y avait toujours dans un coin du tableau un chat, comme chez Balthus. Sa peinture s'apparentait à des peintres comme Kokoschka. N'oublions pas les Abdeltif. Après leurs séjours à la Villa Abdel Tif, Robert Martin et Jacques Chambrin firent partie de mission Lothe pour aller faire les relevés des peintures rupestres du Tassili. Un autre Abdel Tif, Jean-Pierre Blanche, qui après son séjour en Algérie continua à travailler sur les paysages méditerranéens et retrouva Charlot dans les années 70 à Pézénas. Frédéric-Jacques Temple nous dit à son propos que « *l'Algérie de Jean-Pierre Blanche est surtout un jalon dans la vie d'un peintre. Le futur (nous y sommes et lui) s'inscrivait*

déjà dans ses croquis, ses aquarelles. À coup sûr, c'est du rivage de Tipasa qu'il a écouté l'appel murmurant que lui laissait la mer, source de ses plus belles peintures. »

Vers 1961, la guerre d'Algérie rentre dans sa phase finale. La librairie de Charlot est plastiquée. Les activités culturelles sont interrompues. Il y eut cependant une exposition des peintres amis de Camus pour l'inauguration du Centre Culturel d'Orléansville bâti par Louis Miquel et Roland Simounet et qui devait prendre le nom de Centre Culturel Albert Camus. Cette exposition ne devait durer qu'une journée. Dans le hall du centre il y avait des peintures et sculptures de Clot, Galliero, Caillet, Assus, Nicole Algan, Jean Degueurce, Bénisti, Damboise, Marie Viton, Maurice Girard, Thomas-Rouault, Étienne Chevallier, etc.... Charlot ferme sa librairie et fait pour la radio des entretiens. Il devait interviewer les peintres tels que Bernasconi, Bénisti, Galliero... Sintès devait évoquer Bénaboura, peu de temps avant sa tragique disparition.

Le 1^{er} juillet 1962, l'Algérie devient indépendante. Des artistes quittent le pays, d'autres arrivent et il est à remarquer que si les activités artistiques s'interrompent momentanément, il n'y a pas de rupture au niveau de la création. Pendant les années de guerre quelques peintres s'étaient exilés à Paris ou au Maroc. Il y eut cependant des peintres qui illustrèrent les poèmes de leurs amis écrivains. Jean Sénac publia dans la revue Entretiens en 1957 un numéro spécial sur l'Algérie avec des dessins de Bouzid, Khadda et Issiakhem. Il publia un recueil de poèmes *Matinale de mon peuple* avec des dessins d'Abdallah Benanteur.

En septembre 1962, Jean et Mireille de Maisonneul rencontrèrent à Blida, Baya, qui, mère de famille avait délaissé la peinture pour les activités familiales. Après sa rencontre avec Maisonneul, Baya se remit à peindre. Le musée des Beaux-arts est réouvert, la direction en est assurée par Maisonneul, devenu conservateur, qui s'efforce de faire revenir les peintures qui avaient quitté malencontreusement le musée. Jean Sénac rentre à Alger en octobre 62 et présente à la Bibliothèque Nationale d'Alger l'ouvrage de bibliophile qu'il a conçu avec Abdallah Benanteur : *Poésie (Diwan du môle.)*. Je me souviens du vernissage de l'exposition de cet ouvrage. L'ambiance était curieuse, Il y avait tous les amis de Sénac: Sauveur Galliero, Jean et Mireille de Maisonneul, Marcelle Bonnet-Blanchet, Louis et Solange Bénisti, Louis Bernasconi, Suzon Pulicani-Varnier, Monseigneur Duval, Kaki.... C'était une rencontre assez étrange où se croisaient au lendemain de l'indépendance de l'Algérie, ceux qui rentraient de France pour se réinstaller en Algérie et ceux qui s'apprêtaient à quitter leur pays natal.

En avril 1963, Jean Sénac fait dans le magazine Atlas, un article retentissant intitulé : *la peinture algérienne en hélicoptère*²¹ dans lequel il fait "l'état des lieux " de la peinture en Algérie en plaçant "quelques repères ou plutôt quelques banderilles. " Il critique cette notion d'École d'Alger car vu la diversité des créations de ce pays, chaque artiste représente une école. Des expositions ont lieu. La salle Bordes devenue Ibn Khaldoun accueille les dernières acquisitions du Musée des Beaux-arts d'Alger avec un prospectus rédigé par Sénac (sans signature). Avec le concours de l'Union des Arts Plastiques (UNAP) récemment créée, Jean de Maisonneul organise au Musée des Arts Décoratifs de Paris une exposition de Peintres Algériens en avril 1964 dans laquelle figurent : Aksouh, Baya, Benaboura, Benanteur, Bouzid, Issiakhem, Khadda, **Guermaz**, Martinez, Mesli, Racim, mais aussi Bénisti, Galliero, Cardona, Maria Manton, Nallard .Jean Sénac ouvre une galerie avenue Pasteur qui prit le nom de Galerie 54. Il n'y eut seulement que cinq expositions : Zerarti, une exposition de groupe, Martinez, Maisonneul, Aksouh. Sénac fut étonné de voir des visiteurs qui n'étaient jamais rentrés dans une galerie et qui étaient vierges de toute culture esthétique admirer des œuvres non figuratives ; Malgré la présence d'artistes, les expositions sont rares.

Des artistes comme Benanteur, **Guermaz** restent à Paris et sont rejoints par Aksouh. Ces artistes sont soutenus par Nallard qui les expose au Salon des Réalités Nouvelles. Edmond Charlot tente d'ouvrir

une galerie et expose dans l'éphémère galerie Pilote : Baya, Khadda et Aksouh. Quelques peintres se manifestent. C'est le cas de Bouzid, toujours fidèle à ses paysages colorés de Kabylie avec au centre des chevaux et des moutons. Issiakhem (1928-1985) peinture plutôt expressionniste et très douloureuse, Khadda (1930-1991), typographe de métier et originaire de Mostaganem comme son complice Benanteur et qui influencés parla calligraphie arabe notamment, voulut créer l'École du signe. Martinez d'abord graveur, construisit avec des éléments de bric à brac des œuvres polychromes qu'il appela reliefs peints et dont les motifs étaient très inspirés des peintures des coffres arabes. Zerarti, avait été découvert par Sénac, alors qu'il peignait sous le socle libéré de la statue du père Bugeaud. Sur les conseils de Sénac et de Maisonneul il se mit à peindre des œuvres d'abord naïves puis non figuratives. Suivant l'exemple des frères Racim –Omar et Mohamed- des miniaturistes comme Ranem ou Temmam (1915-1988) renouvellent la tradition. .

Un peintre, Angel Diaz Ojeda (1886-1968), réfugié politique espagnol, de tendance naïve comme Bénaboura était resté à Alger. Il était très lié aux Bénisti, aux Maisonneul et à Sénac à qui il avait cédé son appartement de la rue Élysée Reclus. Il avait fondé ses espoirs sur une république algérienne et il avait fait notamment des tableaux représentant les fêtes de l'Indépendance; dans un fameux tableau de la foule envahissant la place du Gouvernement avant le départ du fameux Duc d'Orléans, Diaz Ojeda avait mis dans un coin du tableau ses amis qui étaient venus pour saluer l'Indépendance de l'Algérie, même s'ils n'étaient pas forcément là ce jour-là et parmi ses amis, on reconnaissait Louis Bénisti, avec un chapeau puisqu'il avait l'habitude d'avoir un chapeau, entre Jean de Maisonneul et Jean Sénac. Cedernier avait dans un de ces poèmes militants chanter les foules confiantes " de Diaz Ojeda."

La pénurie de salles d'exposition et les dissensions au sein de l'UNAP, rendaient les expositions difficiles ; Il y eut cependant une bouffée d'oxygène apportée par le Centre Culturel Français, dirigé par Pierre Delarbre puis par René Gachet, sous l'impulsion de Edmond Charlot devenu attaché culturel. C'est ainsi que Maisonneul, Baya, Khadda, Diaz Ojeda, Bénisti exposèrent. Les catalogues furent imprimés par l'imprimerie de Khadda. Il y eut aussi de jeunes artistes qui, reprenant l'idée de l'École du signe de Khadda, créèrent un groupe les *Aouchemites* (les tatoueurs). Il y avait parmi eux : Abdoun, Akmoun, Martinez, Mesli, Zerarti, Ben Bagdad et aussi des poètes comme Abdelhamid Laghouati .et Hamid Tibouchi, qui deviendront plus tard des plasticiens.

Il faudrait s'interroger sur les relations entre peinture et écriture ou plutôt graphie. Nous avons vu les étroites relations qu'il y eut entre peintres et écrivains d'abord autour de Camus et de Fouchet et ensuite auprès de Charlot, Roblès et Sénac. Des écrivains comme Marcello Fabbri (1884-1945) ou Jean Brune (1912-1973), et plus tard Tibouchi ou Laghouati dessinent ou peignent, des plasticiens deviennent écrivains comme René-Jean Clot, puis plus tard Maurice Chaudière, Maisonneul ou Bénisti. Les écrivains publient leurs livres illustrés : Brouty illustre Brua, Feraoun ou Roblès, Benanteur Sénac, Emily Dickinson et bien d'autres poètes. Martinez Azegagh et Laghouati, Khadda Sénac, Anna Greki et Boudjedra.... Les miniaturistes illustrent des livres plus anciens, reprenant la tradition des enlumineurs des manuscrits du Moyen-âge.

Un autre problème apparaît en Afrique du Nord au lendemain des Indépendances, à savoir que nous avons affaire à une population majoritairement analphabète dans les trois langues principales : arabe, français ou berbère. Cette dernière langue traditionnellement, ne s'écrivant pas. Il est toutefois remarquable que cette population n'ayant pas eu le privilège d'être instruite, se rend dans les expositions avec un regard vierge et sait quelquefois mieux apprécier la peinture que les nouveaux fonctionnaires des ministères qui admirent Dinet et le réalisme socialiste version loukoum. Dans les usines des ouvriers lettrés lisent à leurs camarades illettrés les *Hauteurs de la Ville* de Roblès ou le *Fils du pauvre* de Feraoun.

Il faut aussi s'interroger sur l'aspect esthétique du graphisme. Sur les poteries modelées et peintes par les femmes kabyles on trouve des motifs millénaires qui sont repris sur les tatouages, les bijoux et les tapis. Des peintres comme Martinez et les Aouchémites ont essayé de reprendre à leur compte ces motifs. La lettre arabe, tout comme les idéogrammes asiatiques ou dans une moindre mesure la lettre hébraïque peuvent avoir une fonction purement esthétique et reprenant la tradition des calligraphes, Benanteur et Khadda et plus tard Madjoub Ben Bella inventent l'école du Signe. On pourrait aussi ouvrir un débat, à vrai dire purement intellectuel, sur le non-figuratif qui serait plus en harmonie avec les traditions judaïques et islamiques interdisant la représentation de figures humaines.

Après 1973, beaucoup d'artistes ont quitté l'Algérie. Jean Sénac est assassiné le 30 août 1973 dans la chambre que lui avait cédé Diaz Ojeda et la vie culturelle et artistique en Algérie sera très longue à se remettre de ce drame. Jean-Pierre Péroncel-Hugoz dans un article du Monde du 28 avril 1973 parle du bilan d'une décennie de culture nationalisée en Algérie qu'il juge globalement décevant. Il pense cependant que la peinture comme la poésie est ce qui s'est le plus épanoui en Algérie pendant cette décennie.

Actuellement, il y a des artistes comme Majoub Ben Bella, Koraïchi, Ali Silem, Djilali Kadid, Abelhamid Laghouati, Hamid Tibouchi, Slimane Ould Mohand qui poursuivent sur les deux rives les travaux de leurs aînés. Il faudrait que le directeur du Centre Pompidou envisage de faire une exposition Paris-Alger, dans le même esprit des expositions Paris-Berlin, Paris-Moscou ou Paris-New York.

Flaubert disait qu'il n'y a que les imbéciles qui cherchent à conclure. Alors ne concluons pas et laissons la question de l'existence ou de la non existence de l'École d'Alger sans réponse. Chacun peut essayer de trouver une réponse à sa guise. Laissons parler notre ami Bruno Étienne qui nous disait en 1984 dans Libération²³: « *Qui parmi la jeunesse algérienne d'aujourd'hui sait ce qu'elle doit à Jean Armouche, Jean Sénac, Jean de Maisonseul ou à Fanon, et à Yveton, et même à Camus ? Oui, à Camus. Qui ne dira jamais à la jeunesse de France et à la jeunesse d'Algérie que Le Corbusier voulait reconstruire Alger ? Qui leur dira qu'à la veille du 1^{er} novembre 54, paraît à Alger une nouvelle revue algérienne "Terrasses" avec des papiers de Camus, Mohamed Dib, Francis Ponge, Jean Sénac, Jean Daniel, Jean-Pierre Millemam, Kateb Yacine, Emile Dermenghem, Cossery, Abdelkader Safir, Jacques Lévy, Emmanuel Roblès, Mouloud Feraoun ...Et quelques autres, je ne peux tous les nommer. Ils sont morts dans la mémoire collective. Ils sont la cause des non-dits de nos deux peuples ; ils sont présents dans chaque film non écrit sur cette guerre oubliée, gommés; ils sont représentés dans les tableaux de Baya et de Sauveur Galliero, dans les sculptures de Bénisti: ils sont les enfouis absents de la mémoire de ces millions de Français qui ont connu le Maghreb de 1953 à 1962, d'Alger à Tataouine. Ils sont l'impensé d'un échec qui n'a jamais voulu dire son nom. Alors du passé, faisons table rase ? »*

Jean-Pierre BÉNISTI.

Aix en Provence. Janvier 2007.